

compromise une fois... que serais-je devenue si M. de Langeais eût vécu dix ou quinze ans ? et c'était possible ! Depuis que vous m'avez présenté M. de Marennes, je fais mes efforts pour vous obéir et pour l'aimer ; cela m'est impossible... Au nom du ciel ! mon père, rompez, ne permettez pas qu'il s'achève.

Qu'entends-je ! s'écria le père, vous ne voulez plus vous marier ? Mais, ma fille, vous êtes trop avancée pour reculer ; que dira le monde ? que dira M. de Marennes ? souvenez-vous que vous avez librement consenti à ce mariage... c'est une raillerie que de parler maintenant de votre manque d'amour ; avez-vous quelque chose à reprocher à M. de Marennes ? dans ce cas là, parlez.

Amélie voyait bien qu'en effet elle était engagée, et n'osait ni ne voulait dire le motif nouveau qui lui rendait son mariage odieux. Elle eut la pensée alors de s'adresser à M. de Marennes lui-même et de lui redemander sa parole ; c'était une tâche difficile et au-dessus de son courage. Cependant le temps s'écoulait, les préparatifs de son mariage se faisaient tous les jours, et M. de Marennes devenait sans cesse plus pressant et plus assidu. Il fallait donc consommer le sacrifice, ou faire un éclat. Chose singulière ! c'était son amour même pour M. de Ligny qui l'empêchait de prendre ce dernier parti ; sa passion pour un inconnu la faisait rougir et lui ôtait la force nécessaire pour repousser M. de Marennes. Elle n'avait rien fait pour revoir celui qu'elle aimait, elle n'avait point accordé l'entrevue sollicitée, mais M. de Ligny avait dit qu'il trouverait les moyens de se la procurer, et Amélie, comme toutes les personnes faibles, n'agissait pas, elle attendait qu'on agît pour elle. Or cet amant d'un jour n'écrivait plus, il ne paraissait faire aucun effort pour arriver jusqu'à elle, et il y avait des moments où Amélie se croyait oubliée. Un soir qu'elle était entre son père et son futur époux et qu'après avoir désigné les personnes qui seraient à sa noce, M. de Marennes avait parlé d'un voyage en Suisse ou en Angleterre, Amélie désira se retirer dans son appartement de meilleure heure qu'à l'ordinaire et elle alla dans sa chambre rejoindre Justine, fille qui, gagnée depuis longtemps par M. de Marennes, était devenue peu agréable à sa maîtresse.

—Justine, lui dit Mme de Langeais, sortez, je n'ai pas besoin de vous.

—Madame ne peut cependant pas se coucher toute seule.

—Je sonnerai, quand je voudrai me mettre au lit.

La femme de chambre avait bien voulu entrer dans les intérêts de M. de Marennes, mais sans perdre, pour cela, les bonnes grâces de sa maîtresse : avant d'obéir elle affecta donc d'entourer Amélie de ces soins officieux qui sont dans les attributions d'une domestique attentive et dévouée, mit à la portée de la main le livre favori, prépara le verre d'eau ; enfin Justine allait sortir, lorsqu'un léger bruit la fit s'arrêter.

—N'entendez-vous pas, Madame ?

—Non Justine, je n'entends rien.

Une des fenêtres de l'appartement de Mme de Langeais, qui, comme nous l'avons dit, donnait sur le jardin, avait joué, et les deux femmes à demi effrayées se regardèrent un moment sans se dire un mot. Tout à coup l'espagnolette se souleva et un homme se précipita aux pieds de Mme de Langeais.

—Au voleur ! au voleur ! s'écria Justine.

—Taisez-vous, taisez-vous, dit Amélie en prenant Justine par le bras.

—Au voleur ! criait la femme de chambre.

—Ne dites pas un mot, et restez ici.

Mais Justine, effrayée, ou seignant de l'être, se dégagea de la main qui la retenait, et quitta la chambre en criant :

—Au voleur ! au voleur !

II.

Nous ne sommes ni dans le siècle, ni dans le pays, où l'on entre chez la femme que l'on aime, par la fenêtre, et c'est cependant ce qu'avait fait M. de Ligny, car c'était lui que Justine s'obstinait à prendre pour un voleur.

Si l'on considère néanmoins qu'il n'avait pas d'autre moyen pour voir Amélie, on comprendra facilement qu'il eût séduit le jardinier et qu'il se fût présenté inopinément devant la belle veuve. C'était sans danger, puisqu'elle devait être seule, et sans inconvenance puisque sa femme de chambre pouvait être présente à leur entretien, ou du moins assez près pour rassurer la timidité d'Amélie. Ce petit calcul, Mme de Langeais l'avait fait, et la fuite de Justine l'effraya davantage encore que l'arrivée subite de M. de Ligny, aussi fit-elle un pas vers la porte pour retenir sa femme de chambre.